

— Je n'ai d'autre idéal que de trouver une femme comme furent nos mères, des femmes qui aiment le foyer, le font aimer et sont une aide dans la vie.

— Mais de ces femmes on en trouve encore.

— Moins que vous pensez, M. le curé. C'est une race disparue. Cherchez et vous ne trouverez pas.

— Je vous dis, moi, cherchez et vous trouverez.

— J'ai fréquenté tous les salons distingués ; j'ai eu mes entrées chez plus d'une famille de notre classe dirigeante, j'ai vu, observé ; j'ai été partout déçu. Non, non, il n'y a plus de jeunes filles vraiment conscientes de leur rôle de futures mères, de leur devoir à venir, et préparées pour cet avenir. Elles n'ont plus le goût simple, l'esprit humble et facilement soumis, le cœur vraiment dévoué, capable de sacrifices, capable d'assumer les charges d'une famille et d'une maison. C'est triste à dire, mais ce qui est plus triste, c'est la chose elle-même, l'inquiétante réalité de la femme qui descend en valeur.

— Mais, docteur, vous devenez pessimiste.

— Comment pessimiste ? Mais plus que moi, M. le curé, vous êtes à même de faire les mêmes constatations. Vous sondez plus que moi les cœurs et les caractères. Ah ! je pourrais bien marier un bibelot de salon ; ça fourmille. Mais je veux une femme qui soit à moi. Une femme qui ait des mœurs, des principes religieux et du caractère.

— Qu'une vraie femme soit devenue difficile à trouver, soit ! Mais elle existe.

— Où donc ?

— Peut-être pas dans les salons les plus en vogue, car la jeune fille sérieuse les fréquente peu, mais dans l'intérieur des foyers où réside encore la vie de famille, où l'on s'aime, où l'on travaille, se respecte et respecte tout le monde, où l'on se récrée ailleurs qu'au cinéma, la salle de danse et les promenades de *flirt*, là où la lecture, la conversation intime, et tous les anciens amusements d'autrefois, que n'ont pas encore complètement tués les exagérations folles d'aujourd'hui, savent conserver l'esprit et le cœur.

— Je crois avoir pénétré là ; et là aussi j'ai été déçu. Qu'il y ait encore en ces foyers des vestiges de la femme qui s'en va, peut-être ; mais il s'y mêle tellement un je ne sais quoi de léger, de mondain, de parvenu, d'esprit critique, indépendant, et contraire à la vraie vie familiale que j'en suis venu à croire qu'il n'y a plus que des demi-chrétiennes et demi-païennes, des demi-femmes et demi-hommes ; des femmes-entraves pour qui il n'y a de bonheur ici-bas que dans la vie riche, facile, inoccupée et toute extérieure. Pour faire vivre une femme d'aujourd'hui, il faut un salaire de de huit à dix mille piastres.

Eh ! M. le curé, en voulez-vous des preuves ? Ecoutez : j'ai frôlé l'abîme ; j'ai été près de demander la main de six jeunes filles *très* bonnes et *très* chrétiennes, comme feu les rois de France, distinguées, instruites et spirituelles. Or, l'une ne voulait pas d'enfants ; trois autres exigeaient une auto et ne rêvaient que voyages, thés, danses et distractions légères ; une cinquième ne voulait pas tenir maison mais se berçait de l'espoir de vivre la vie d'hôtel, de maison à appartements, de bohème en un mot ; la dernière qui a failli me faire faire la plongeon avait beaucoup de qualités, mais ne connaissait rien du ménage, n'aurait pu laver un mioche, faire cuire un rosbif, reprendre une culotte et diriger une maison ; me direz-vous, M. le curé, que c'est facilement trouvable une femme, une vraie femme ? Pensez-vous... J'en ai pris mon parti. *Je ne me marie pas.*

— Qu'il y ait tout un déluge de jeunes filles légères, fascinées par la vie moderne envahissante, trop facilement oublieuses du pourquoi de la vie et de leur rôle de mère, je dois malheureusement le reconnaître. Mais de là à généraliser, non. Il ne faut pas devenir misanthrope ou blasé. Peut-être... que celle qui a failli vous faire faire la plongeon aurait vite comblé les lacunes que...

— Non, M. le curé, il faut savoir l'essentiel tout de suite. Puisque nous y sommes, laissez-moi vous avouer que je me surprends souvent à accuser nos couvents de contribuer à mondanser nos femmes. Elles en sortent avec des goûts de milliardaires et des dégoûts de la vie traditionnelle ; elles ont des avidités d'indépendance, de réceptions, un brillant d'esprit que seul peut égaler leur manque de simplicité et d'amour de la vie d'effort et de sacrifice. Elles ne sont pas cuirassées contre l'esprit du jour. Pourquoi ce déficit dans les traditions et les convictions ? Pourquoi ?...

— Vous voyez trop en noir, docteur. Il ne faudrait pas accuser gratuitement et mettre sur le compte des couvents ce que doivent en grande partie endosser la famille et la vie moderne. Des exigences nouvelles ont modifié beaucoup de choses, il y a la période d'adaptation. Qu'une thèse d'exagération ait soufflé, que des parents trop vite parvenus aient eu des idées d'éducation peu en rapport avec nos traditions et notre véritable avenir, et aient imposé un peu leurs points de vue, admettons. Mais de cas particuliers à votre accusation, il y a une marge. Et puis, la réforme est toujours possible.

— Notre avenir, M. le curé, est actuellement dans la femme de demain, c'est elle qui élève l'enfant, c'est elle qui fait les premières semences ; c'est elle qui forme, la première, le cœur et l'esprit des garçons et des filles. Comment ne pas se monter un peu quand on voit tant à faire et si peu d'instruments pour le faire. Il vaudrait mieux que nos filles cessent ce gavage